

**La langue française en Russie au siècle des Lumières.  
Éléments pour une histoire sociale**

Vladislav Rjeoutski

► **To cite this version:**

Vladislav Rjeoutski. La langue française en Russie au siècle des Lumières. Éléments pour une histoire sociale. 2007. halshs-00273216

**HAL Id: halshs-00273216**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00273216>**

Submitted on 14 Apr 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Article publié dans *Multilinguisme et multiculturalité dans l'Europe des Lumières (Actes du Séminaire international des jeunes dix-huitiémistes 2004)* / *Multilingualism and Multiculturalism in Enlightenment Europe (Proceedings of The International Seminar for Young Eighteenth-Century Scholars 2004)*, études réunies par/edited by U.Haskins-Gonthier et A.Sandrier, Paris, Honoré Champion, 2007, p. 101-126.

Vladislav RJEOUTSKI

## LA LANGUE FRANÇAISE EN RUSSIE AU SIECLE DES LUMIERES : ÉLÉMENTS POUR UNE HISTOIRE SOCIALE

« Il s'exprimait, il écrivait  
parfaitement bien en français... »

Alexandre Puškin<sup>1</sup>, *Eugène Onéguine*<sup>2</sup>

Au début de son roman en vers, A. Puškin décrit son protagoniste, *Eugène Onéguine*, un jeune noble russe des années 1820. Pour lui, une des caractéristiques clé de son personnage est sa parfaite maîtrise du français. Et c'est également en français que Tatiana, éprise d'Onéguine, lui écrit une lettre d'amour. Puškin lui-même ne laissa-t-il une place considérable au français dans son oeuvre, particulièrement dans son oeuvre épistolaire ? De l'avis d'un grand nombre des contemporains de Puškin, une des premières raisons du retard pris par la littérature russe était « l'usage généralisé du français et le mépris du russe ». « Toutes nos connaissances, toutes nos notions sont puisées depuis notre enfance dans des livres étrangers, nous sommes habitués à penser dans une langue étrangère », plus précisément en français<sup>3</sup>. Nous verrons quand et comment furent posées les bases de cette francophonie et quelles couches de la population furent touchées par ce phénomène dans la Russie des Lumières.

C'est à cette époque que la langue française devient un facteur de changement pour les élites russes. Elle gagne partout du terrain et commence à jouer le rôle d'intermédiaire entre la noblesse de l'empire et le monde de la civilisation occidentale. Malgré la place que l'on reconnaît à la francophonie dans l'histoire de la culture russe, ce phénomène, à la fois linguistique et, dans une très grande mesure, social, n'a pas encore été étudié dans son ensemble.

---

<sup>1</sup> Plus connu du grand public francophone comme « Pouchkine ». Nous avons choisi, par souci de rigueur, de transcrire tous les noms propres **russes** dans le système de translittération scientifique.

<sup>2</sup> Chap. I, IV. Tr. du russe par Nata Minor, Paris, Seuil, 1998, p. 4.

<sup>3</sup> Citations tirées des *Raisons qui retardent l'avancée de notre littérature* d'A. Puškin, d'après Alexandre Pouchkine, *Lettres en français*, Editions climats, 2004, p. 6.

Après le démantèlement de l'empire soviétique, commencent à apparaître des études axées sur la noblesse qui constituait indéniablement le groupe le plus cultivé, le plus cosmopolite et le plus versé en langues dans la Russie du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'étude de la présence étrangère occupa aussi une grande place dans la nouvelle historiographie russe. La recherche partait dans différentes directions : l'étude des voyages, des relations académiques entre la Russie et les pays d'Europe, de la diffusion du livre étranger, de la présence étrangère et de la généalogie des familles d'origine étrangère, des transferts culturels dans différents domaines, etc.

En ce qui concerne la présence et l'influence françaises en Russie, il y eut dernièrement un regain d'intérêt. En témoignent notamment l'apparition de publications périodiques consacrées aux relations franco-russes<sup>4</sup>, l'organisation de colloques<sup>5</sup> et même d'expositions autour de ce thème<sup>6</sup>. Néanmoins, sauf erreur de notre part, les questions relatives à l'apprentissage du français dans la société russe du XVIII<sup>e</sup> siècle et aux conséquences de la diffusion du français en Russie n'ont pas encore fait l'objet d'études poussées. C'est d'autant plus regrettable que cette dernière question a été posée il y a longtemps et que les enquêtes concernant d'autres pays sont menées depuis des années<sup>7</sup>. Tout au plus peut-on signaler l'intérêt porté à ce sujet qui se traduit par l'apparition d'enquêtes préliminaires. C'est ainsi que T.Zagr'askina (Université de Moscou) définit les sphères dans lesquelles le français était utilisé en Russie au début du XIX<sup>e</sup> siècle : la correspondance intime entre les hommes et les femmes de la haute société, la correspondance entre les fonctionnaires et leurs chefs immédiats. En revanche, les lettres adressées aux premiers dignitaires de l'État devaient être écrites en russe<sup>8</sup>. On peut mentionner d'autres sphères où le français était très utilisé : les salons, en partie la famille aristocratique, les études (pensionnats et cours particuliers). Mais si la francophonie de la noblesse russe du temps de Puškin est un phénomène connu, l'analyse des étapes et des

<sup>4</sup> On pense surtout au recueil *Rossija i Francija* dont plusieurs volumes ont déjà vu le jour à Moscou sous la direction de Petr Čerkasov (Institut d'histoire universelle, Académie des sciences de Russie).

<sup>5</sup> Notamment le colloque sur « L'influence française en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle » qui s'est tenu à Paris en avril 2003 (voir les actes de ce colloque : *L'influence française en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, publ. sous la dir. de Jean-Pierre Poussou, Anne Mézin et Yves Perret-Gentil. Paris, Institut d'études slaves, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2004), et un autre colloque, axé cette fois plutôt sur la présence française en Russie, qui a eu lieu à Saint-Pétersbourg en octobre 2003 (les actes de ce colloque sont sous presse). Un autre colloque, plus modeste, autour de l'influence et de la présence françaises en Russie, a été organisé à Versailles en novembre 2003.

<sup>6</sup> Une exposition sur la présence française en Russie a été organisée à Saint-Pétersbourg en automne 2003 au Musée Russe (*Russkij Muzej*). A l'occasion de cette exposition un catalogue regroupant plusieurs articles sur la question, a été publié : *Les Français à Saint-Pétersbourg, catalogue de l'exposition*, Musée russe, Ambassade de France en Russie, Saint-Pétersbourg, Palace Editions, 2003.

<sup>7</sup> Voir F. Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. VIII, Le français hors de France au XVIII<sup>e</sup> siècle, Paris, 1967, p. 491-499 ; A.Nikliborc, *L'enseignement du français dans les écoles polonaises au XVIII<sup>e</sup> s.* Travaux de la Société des sciences et des lettres de Wrocław. Seria A, n° 83, Wrocław, 1962 ; K.J. Riemens, *Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> s.*, Amsterdam, 1919 ; E. Hammar, *L'enseignement du français en Suède jusqu'en 1807. Méthodes et manuels*, Akademilitteratur, 1980 ; E.Hammar, « La française ». *Mille et une façon d'apprendre le français en Suède avant 1807*. Uppsala Studies in Education, 41, Uppsala, 1991 ; A.M.Mandich et C.Pellandra (éd.), *Pour une histoire de l'enseignement du français en Italie (Actes du Colloque de Parme, 14-16 juin 1990)*. Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde, 1991, n°8, p. 109-119 ; voir aussi d'autres numéros des *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, édités par SIHFLES.

conditions de la francisation de la haute société russe au XVIII<sup>e</sup> fait toujours défaut.

Certains aspects de cette question ont été abordés dans nos articles<sup>9</sup>. C'est une occasion de réunir ces informations pour tenter de donner une vue d'ensemble de ce phénomène. Toutefois, ce n'est qu'une première approche de la question qui ne prétend pas à l'exhaustivité. Les questions à poser sont multiples : dans quelles couches et dans quelle mesure le français était répandu ? Quelles conditions existaient pour l'apparition de locuteurs bilingues ? À quelle époque le phénomène du bilinguisme voit le jour en Russie ? etc. On se basera sur l'étude des aspects aussi divers que l'enseignement, le recrutement de serviteurs francophones, les réseaux de sociabilité des acteurs sociaux, russes et français, l'introduction du français à travers des supports différents (livres, presse, théâtre dramatique et musical), la possibilité de voyager à l'étranger, etc.

### ***1. Première moitié du siècle : migrations européennes et situation linguistique à la cour de Russie***

Les premières vagues migratoires d'importance de France vers la Russie remontent aux années 1716-1717 et concernent surtout les francophones catholiques. La connaissance du russe parmi ces émigrants étant nulle, même après quelques années de présence en Russie, la question de la communication avec les autochtones se posa relativement tôt. Le cas des huguenots, qui apparaissent en Russie dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, est différent : ils maîtrisent généralement deux, voire trois langues, le français, l'allemand, parfois le hollandais. Les deux dernières étaient mieux connues des élites russes dans le premier quart du siècle, que le français.

Le recrutement de huguenots n'était pas un phénomène de masse, du moins dans l'état actuel de nos connaissances sur la question<sup>10</sup>. Il y avait une autre différence majeure entre les huguenots et les catholiques français installés en Russie sous le règne de Pierre le Grand. Les catholiques furent destinés dans la plupart des cas aux emplois subalternes alors que les huguenots occupèrent des postes relativement haut placés dans l'armée et la marine notamment (de Brigny, Villebois, etc.), mais aussi dans la médecine (Lestocq), l'industrie (Montbrion), etc. Ils étaient donc, de fait, beaucoup plus proches des élites du pays.

---

<sup>8</sup> T.Y. Zagrzazkina, « Vlijanije francuzskoj kul'tury v Rossii. Lekcia 1. Francuzskij jazyk v Rossii v XVIII – XIX v. », Moscou, Université Lomonossov, 2001 (conférence donnée en français).

<sup>9</sup> Par exemple, V. Ržeutskij, « Les pensions éducatives françaises à St.-Pétersbourg dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Échos du Collège. Bulletin du Collège Universitaire Français de St.-Pétersbourg*, février, 2001, n° 2. p. 39-48 ; V.Ržeutskij, « Francuzskie gubernery v Akademii Hudožestv v 1760-1770 gg. » (Les gouverneurs français à l'Académie des beaux-arts de Saint-Pétersbourg dans les années 1760-1770), *Vosemnadcatyj vek kak kul'turno-istoričeskij fenomen (Problemy izučenija). Sbornik naučnyh trudov. Nauč. red. E.B.Mozgovaja*. Saint-Pétersbourg, 2002. p. 65-74.

<sup>10</sup> L'étude la plus poussée de cette question appartient à J. Kämmerer, *Russland und die Hugenotten im 18. Jahrhundert (1689-1789)*. *Schriften zur Geistesgeschichte des Ostlichen Europa*, Wiesbaden, 1978. Toutefois Kämmerer s'est basé presque exclusivement sur les sources publiées.

L'école sous Pierre le Grand est essentiellement une école des métiers appliqués, et ce n'est qu'après la mort du souverain que l'enseignement du français débute réellement dans le cadre scolaire, d'abord à l'Académie des sciences (fondée en 1724) et, dès sa fondation en 1731/32, au Corps des cadets nobles de terre. Au début de son existence le Collège de l'Académie, sur un total de plus de cent élèves, n'en comptait que deux qui étudiaient le français. Mais vers le milieu du siècle, sur un peu plus de 600 cadets au Corps des cadets, 364 avaient choisi le français. L'allemand devançait encore le français (530 cadets), mais la popularité du français n'était plus à démontrer<sup>11</sup>.

À la cour, le français s'introduit peu à peu. L'accession au trône d'Élisabeth est un événement marquant dans cette évolution. Les Français sont assez présents à cette cour, notamment Hermann Lestocq, médecin personnel de l'impératrice, un des personnages influents (quoique depuis longtemps installé en Russie), et d'autres médecins comme Guyon et Foussadier, les diplomates la Chétardie, d'Allion, etc.

Dès 1731, une troupe italienne de la *commedia dell'arte* se produit à Saint-Petersbourg avec une popularité constante : la comédie des masques est une découverte extraordinaire pour la cour de Russie, où la maîtrise des langues étrangères est encore balbutiante : la musique et l'improvisation jouent dans ce théâtre un rôle important, alors que le texte est d'importance secondaire. En 1742 arrive une troupe de la Comédie française, sous la direction de Sérigny. L'apparition du théâtre français, qui est un théâtre parlé et chanté, marque une nouvelle étape<sup>12</sup>. S'il est vrai que les premières mises en scène des pièces de Molière en Russie remontent au règne du tsar Alexeï Mihajlovič (1629-1676), ces pièces étaient alors traduites en russe. En 1742 une partie du public à la cour de Russie est capable de suivre le jeu des acteurs en français. En même temps les diplomates russes dans les cours étrangères et particulièrement à celle de Versailles sont aussi des consommateurs assidus de ce genre de divertissement culturel<sup>13</sup>. C'est de cette élite en poste à l'étranger ou ayant fait des études en France que sortira la génération d'« écrivains russes de langue française », parmi lesquels on peut compter V.Trediakovskij, le prince A.Cantemir et quelques autres figures<sup>14</sup>.

Un peu plus tard des pièces françaises sont mises en scène au Corps des cadets par une troupe d'amateurs qui est bientôt remarquée par l'impératrice et prend les allures d'une troupe professionnelle. Le théâtre français fait son entrée aussi à l'Institut des jeunes filles nobles ou

<sup>11</sup> V. *Materialy dlja istorii Imperatorskoj Akademii nauk* (Documents pour l'histoire de l'Académie impériale des sciences), St.-Petersbourg, 1885-1900, 10 vol., passim ; V. Ržeutskij, “ Les pensions éducatives françaises à Saint-Petersbourg ”, *op.cit.*

<sup>12</sup> R.-A. Mooser, *Contribution à l'histoire de la musique russe. L'Opéra-comique français en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Genève, R. Kister et Union européenne d'éditions, 1954.

<sup>13</sup> M. Lubenow, *Französische Kultur in Russland. Entwicklungslinien in Geschichte und Literatur*, Böhlau Verlag Köln, Weimar, Wien, 2002, S. 13-16.

<sup>14</sup> M. Lubenow, *Französische Kultur in Russland*, *op.cit.*, S. 38-43. Voir à ce sujet G. Ghennadi, *Les écrivains franco-russes : bibliographie des ouvrages français publiés par des Russes*, Dresde, imp. d'E.Blochman et fils, 1874.

l'Institut Smolny (fondé en 1764), mais ce sera déjà sous le règne de Catherine II. C'est alors que d'autres disciplines sont introduites dans le programme du Corps des cadets, dont la déclamation. Celle-ci fut dévolue à des comédiens français<sup>15</sup>.

Il faut surtout souligner que l'enseignement de plusieurs matières dans ces établissements éducatifs (le Corps des cadets mais aussi le Corps des pages, le Corps de la marine, l'Académie des beaux-arts, ou plus tard l'Institut des jeunes filles nobles) se faisait souvent en français puisqu'elles étaient dispensées par des Français. À l'Académie des beaux-arts plusieurs précepteurs de français avaient pour fonction de préparer les élèves à la compréhension de ces cours. Les premiers maîtres de langue française dans les établissements d'État étaient assez expérimentés. L'école fondée auprès de l'Académie des sciences enseignait plusieurs disciplines, dont les langues. Les premiers enseignants de français y furent des protestants et c'est probablement la raison de leur relatif professionnalisme : tout comme les Allemands débarquant en Russie, souvent plus diplômés que les Français, les huguenots, après un séjour prolongé dans les États allemands, témoignaient d'un niveau d'études relativement élevé<sup>16</sup>.

Le fossé linguistique entre les élèves et leurs professeurs n'était pas toujours facile à combler. Un Français nommé De la Boulay du Thé, un moine défroqué, après avoir passé des années au service de la famille Voroncov comme précepteur, fut engagé à l'université de Moscou (fondée en 1755) comme lecteur d'histoire et de mythologie. Toujours incapable de s'exprimer en russe après dix ans de séjour en Russie, Du Boulay demanda de lui adjoindre un interprète ! La connaissance du français parmi les étudiants issus des classes roturières n'était sans doute pas alors une chose acquise.

C'est dans les années 1730-1740 que les Français sont introduits dans les maisons de la grande noblesse russe. Toutes les professions classiques de la diaspora française y sont déjà présentes : cuisiniers, perruquiers, confiseurs, précepteurs, etc. Ces maisons ne sont pas pour autant nombreuses<sup>17</sup>. Leurs maîtres sont les enfants des compagnons de route de Pierre le Grand, des seigneurs très haut placés et très riches qui avaient souvent fait des séjours à l'étranger et, nul doute, en furent marqués. Ces voyageurs russes constataient qu'un peu partout en Europe une grande maison seigneuriale employait des Français auxquels certaines fonctions étaient réservées.

Parmi ces Français il y avait des précepteurs, figure emblématique dans l'Europe des Lumières, et pour la société russe. Comme les documents l'attestent, la profession de précepteur était dans un premier temps exercée par ceux qui ne trouvaient pas d'emploi plus valorisant.

---

<sup>15</sup> R.-A. Mooser, *Contribution à l'histoire de la musique russe*, op.cit., p. 153-154.

<sup>16</sup> *Materialy dlia istorii Imperatorskoj Akademii nauk*, op.cit., passim.

<sup>17</sup> Archives Nationales de France, Mar B7 355, état des Français, Russie, 1746. Je remercie Anne Mézin de m'avoir indiqué cette source.

Les Français qui séjournent et parfois s'installent en Russie dans la deuxième moitié du règne d'Élisabeth (les années 1750) sont souvent fort cultivés. À ce titre la différence par rapport à la première moitié du règne est frappante. En effet, c'est dans les années 1750 qu'on voit arriver toute une pléiade d'artistes : le jeune Le Prince, Gillet, les frères Lagrenée, Tocqué, Vallin de la Mothe... Le règne d'Élisabeth et celui de Catherine II voient aussi débarquer des aventuriers et des journalistes français : d'assez connus comme Tschudi, Gallien de Salmorenc<sup>18</sup>, de Mainvilliers<sup>19</sup> ou Chaumeix, l'adversaire de Voltaire<sup>20</sup>, voire de plus obscurs mais souvent non moins talentueux, par exemple le chevalier Desessart<sup>21</sup>. Et c'est aussi dans la deuxième partie du règne d'Élisabeth qu'apparaissent plusieurs titres de presse francophone, une autre avancée du français en Russie<sup>22</sup>. Les journalistes français cités ci-dessus jouent dans ce processus le rôle des plus importants.

## ***2. La grande noblesse et le français***

À cette époque la grande noblesse préfère l'enseignement à domicile aux pensionnats éducatifs, qui n'avaient pas toujours bonne presse. Il s'agissait très souvent de familles qui pouvaient se permettre de choisir leur précepteur parmi les Français les plus cultivés venant en Russie. Ainsi Le Roy, le professeur de l'Académie des sciences de Pétersbourg, est choisi par la famille du feldmaréchal Petr Ivanovič Šuvalov. De même Gilbert Romme enseigne dans la famille du comte Alexandr Sergejevič Stroganov, président de l'Académie des beaux-arts. Philippe Hernandez, journaliste, un des auteurs du *Journal Etranger*, correspondant du libraire d'Amsterdam Marc-Michel Rey, est précepteur des princes Dolgorouki.

Il faut toutefois relativiser l'euro-péanisation de ces élites. La maîtrise de la langue européenne par excellence qu'était à cette époque le français, ne faisait pas forcément de ces seigneurs des européens. L'écart culturel qui existait entre les précepteurs et les seigneurs russes, malgré tous les artifices de la culture et de la langue, restait considérable. En témoignent de fréquents problèmes relationnels entre les employés et les employeurs.

---

<sup>18</sup> Voir leurs notices dans *Dictionnaire des journalistes, 1600-1789*, (dir.) Jean Sgard, Oxford, Voltaire Foundation, 1999, 2 vol.

<sup>19</sup> *Dokumenty i materialy po istorii Moskovskogo universiteta vtoroj poloviny XVIII veka* (Documents et matériaux pour l'histoire de l'université de Moscou de la deuxième moitié du XVIII siècle), t. 1 : 1756-1764, Moscou, 1960 (en russe), p. 37, 48, 59, 61, 63, 64, 66, 67, 69, 102, 303, 315.

<sup>20</sup> Voir sa notice dans *Dictionnaire des journalistes*, op.cit.

<sup>21</sup> V. Ržeutskij, V. Somov, « Ševalje Desessart, moskovskij gubernier i pisatel' (iz francuzskih kontaktov I.I.Šuvalova) » (Le chevalier Desessart, gouverneur et écrivain moscovite (contacts français de I.I. Šuvalov). *Filosofskij vek. Prosvěšennaja ličnost' v rossijskoj istorii. Materialy meždunarodnoj konferencii. Sankt-Peterburg, 23-26 juin 1997*. p. 220-240.

<sup>22</sup> *Le Caméléon littéraire*, édité par le baron de Tschudi, la variante française du journal officiel *Gazette de St.-Petersbourg*, et un ou deux titres plus éphémères. Plus tard, sous Catherine II, sortira un autre périodique français, *Le Mercure de Russie*.

La princesse E. Daškov écrivit à son frère le comte A. Voroncov<sup>23</sup> : “ Un valet de chambre, un perruquier est cent fois mieux traité, au moins dans la plus grande partie de nos maisons russes, que les outchitels ”<sup>24</sup>. Un précepteur, désigné le plus souvent comme “ Monsieur ”, terme à la connotation péjorative, était considéré par beaucoup de nobles russes comme serviteur. Or un serviteur dans la mentalité de la noblesse russe n’était presque plus un individu. De plus, mis sur le même plan qu’un serf chargé de l’éducation des enfants (*diad’ka*), figure emblématique pour cette époque, le précepteur prenait son relais et s’en trouvait dégradé, tandis qu’un valet de chambre, un perruquier, un maître de danse ou d’escrime, n’avaient pas d’homologues russes : dans la conscience publique de l’époque un perruquier ne pouvait être que français<sup>25</sup>.

La dispute entre le précepteur Jean Mauge Desessarts, auteur d’un livre publié et d’au moins un manuscrit intéressant resté inédit, et son employeur le brigadier Ignatiev peut illustrer ce conflit. Desessarts, contestant certains ordres d’Ignatiev, décida de quitter sa maison. En vain : il fut saisi par les gens du brigadier et reconduit de force dans sa maison. Ces procédés lui paraissent inouïs, il refuse de croire que l’offenseur restera impuni<sup>26</sup>. Pour chacun des adversaires les manœuvres de l’autre restent incompréhensibles et scandaleuses : Ignatiev considère Desessart comme son serviteur, un être à la merci de son maître, alors que pour le précepteur il est impensable que quelqu’un puisse le retenir autrement que sur décision du tribunal.

La grande noblesse apprend donc le français à la maison, ce qui revient relativement cher. Exceptionnellement quelques pensionnats éducatifs furent spécialement créés pour accueillir les enfants des grands dignitaires du pays, notamment à la fin du siècle, quand apparut l’Institut de l’abbé Nicolle. C’était un établissement d’élite qui rassembla quelque vingt cinq enfants, tous étaient les fils des plus grands dignitaires de l’empire. Cette école ne fut ni la première ni la dernière du genre : au début du XIX<sup>e</sup> siècle, un pensionnat similaire fut fondé auprès de l’église catholique Sainte-Catherine-d’Alexandrie, à Saint-Pétersbourg, et les Français y jouaient aussi un rôle important<sup>27</sup>.

Les premiers "Grands Tours" de la noblesse russe se font aussi dans ces années-là. Ce voyage à travers les pays d’Europe attire l’attention des historiens qui y voient plus qu’un voyage de plaisance,

---

<sup>23</sup> Connu pour avoir reçu une bonne éducation à la française basée sur la lecture des meilleurs auteurs français. F. Brunot fait plusieurs remarques judicieuses sur la présence des livres français dans les bibliothèques des seigneurs russes dès la fin du XVII à l’époque de Catherine II, voir F. Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900*, t. VIII, *Le français hors de France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1967, p. 491-499.

<sup>24</sup> Cité d’après E. Lihačeva, *Materialy dlja istorii ženskogo obrazovanija v Rossii* (Matériaux pour l’histoire de l’éducation des femmes en Russie), Saint-Pétersbourg, vol. 1-3, 1890-1895, vol. 1, p. 149.

<sup>25</sup> Voir K. Miller, *Francuzskaja emigracija v Rossii v carstvovanije Imperatricy Ekateriny vtoroj* (L’émigration française en Russie sous le règne de Catherine II), Paris, 1931, p. 275.

<sup>26</sup> Voir sur Desessarts : V. Ržeutskij, V. Somov, « Ševalie Desessart, moskovskij gubernier i pisatel’ (iz francuzskih kontaktov I. I. Šuvalova) », *op.cit.*

<sup>27</sup> Abbé Frappaz, *Vie de l’abbé Nicolle*, Paris, 1857 ; M.-J. Rouët de Journel, *La Compagnie de Jésus en Russie. Un collège de jésuites à Saint-Pétersbourg, 1800-1816*, Paris, Perrin, 1922.



et soulignent son effet culturel sur la jeune génération des gentilshommes russes<sup>28</sup>. Le jeune noble russe trouvait lors de ces pérégrinations une preuve de l'universalité du français qui lui servait de moyen de communication avec la "bonne société" un peu partout en Europe. C'était évidemment une occasion de peaufiner sa connaissance du français.

Étape terminale de l'éducation avant l'entrée au service, le "Grand Tour" était méticuleusement préparé, les voyages de Pavel Stroganov avec Gilbert Romme, ou le voyage du comte Alexandre Bobrinskiï, fils de Catherine II, et tant d'autres en sont la preuve.

Les jeunes Russes ne partaient pas seuls : ils étaient habituellement accompagnés par un homme de confiance. Souvent ils étaient confiés à leur précepteur étranger qui devenait ainsi leur guide dans la civilisation occidentale. Le choix du précepteur n'était pas facile car, remarquait le prince Dmitriï Mihajlovič Golicyn, un tel voyage ne pouvait être réalisé que par un homme de mérite (*izbrannyi čelovek*), dont les services coûtaient chers. Plusieurs familles l'ont compris, par exemple les Stroganov qui ont engagé Gilbert Romme pour accompagner le jeune Pavel Stroganov en Russie et à l'étranger.

Quelles étaient les fonctions du précepteur au cours de ces périple ? Regardons-le à l'œuvre<sup>29</sup>. Prenons le cas de Michel Olivier, précepteur des jeunes princes Boris et Dimitriï Golicyn, fils du prince Vladimir Borisovič Golicyn, brigadier, et de la princesse Natalia Petrovna Golicyn, fille du comte Pjotr Grigorjevič Černyšev<sup>30</sup>.

Ce groupe partit le 19 juin 1782 à bord du vaisseau *Courageux* du port de Kronstadt. Michel Olivier envoya des lettres très circonstanciées, à peu près toutes les semaines, à la mère de ses pupilles. C'était une des tâches essentielles dont la princesse avait chargé le gouverneur : lui rendre compte de tout ce qui touchait ses fils, leur santé, leur humeur, les visites qu'ils faisaient, les propos qu'ils tenaient, etc. Toutefois le gouverneur sut éviter le danger de sombrer dans l'espionnage méthodique, les jeunes princes avaient la possibilité de lire ses minutes lorsqu'ils y faisaient des ajouts. Toute cette correspondance se faisait en français.

Le prince Boris vécut difficilement la séparation d'avec sa mère. Ses messages, moulés dans une forme parfaite, en français, laissaient transparaître ses véritables sentiments : " Il n'est que le plaisir

---

<sup>28</sup> Citons seulement deux études sur le « Grand Tour » russe : S. Kozlov, *Russkij putešestvennik epohi Prosvěščenija* (Le voyageur russe à l'époque des Lumières). Saint-Pétersbourg, 2003, et particulièrement p. 138-177 ; W. Berelowitch, « La France dans le " Grand Tour " des nobles russes au cours de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, XXXIV (1-2), janvier-juin, 1993, p. 193-210.

<sup>29</sup> Rossijskaja gosudarstvennaja biblioteka (RGB, Bibliothèque de l'État de Russie, Moscou), Mss, fonds 64 (Vjazemy), carton 105, dos. 82 ; 85.

<sup>30</sup> Le prince Boris devint colonel au régiment Semenovski de la garde, lieutenant général dans la guerre contre Napoléon, et mourut des blessures. Le prince Dimitriï fut général de cavalerie en 1814, chevalier de beaucoup d'ordres, héros de la guerre de 1812, gouverneur général de Moscou dès 1820, membre du Conseil d'Etat à partir de 1821, créé prince illustrissime dès 1841. Les deux frères passèrent six ans à l'Académie militaire de Strasbourg. *Dvorjanskije rody Rossijskoj Imperii* (Familles nobles de l'Empire de Russie), Saint-Pétersbourg, 1995, vol. 2, p. 42-43.

de la lecture qui puisse réjouir mon cœur attristé et me faire oublier un moment l'heure de notre séparation », écrivait-il à sa mère. Le prince Dimitrij, bien que plus jeune que son frère, payait lui aussi le tribut de l'amour filial, aussi en français : “ Je suis très respectueusement, ma chère maman, votre humble très obéissant et très soumis fils Mitri Galitzin ”<sup>31</sup>. Ce fut peut-être une des premières occasions pour ce jeune prince d'adresser une lettre à sa mère, néanmoins on constate la maîtrise du style épistolaire français : toutes les formules d'usage sont en place ! Michel Olivier rapportait avec plaisir que Boris avait à sa disposition une bibliothèque qui le divertissait partiellement de l'ennui qui s'est emparé d'eux à cause du “ retard inopiné ” du bateau. Nul doute des livres français occupaient dans cette bibliothèque une place de prédilection<sup>32</sup>.

Plus tard, à bord d'un bateau, éclata un scandale : le prince “ Wesemski ” (certainement un Vjazemskij) et un nommé Möller tinrent au prince Boris “ les propos les plus indécents et les plus sales qu'on puisse imaginer et le Prince Wesemski surtout lui a prêté un libelle écrit à la main fait en vers russe par un certain Barkoff<sup>33</sup>, c'est peut-être l'écrit le plus dissolu et le plus abominable du monde ”. Le prince Boris fut sauvé de la corruption morale par l'intervention d'Olivier, mais aussi par les “ bons fondements ” de l'éducation à la française. Dans son rapport à la mère de son élève, Michel Olivier soulignait que “ Dieu merci, le jeune prince n'a pas eu le temps de lire entièrement ces cochonnetés puisqu'il ne lit pas assez bien le russe ! ”

À Strasbourg, où ils arrivèrent fin août, les princes se mettent à l'étude, les professeurs de l'université leur donnent cinq leçons par semaine dans chaque discipline : allemand, musique, écriture “ dans les deux langues ”, latin, mathématiques, anglais, escrime, et “ celui qui sera vacant étudiera avec moi l'histoire, la grammaire, la Mythologie, la Géographie, la lecture et l'arithmétique ”<sup>34</sup>. Michel Olivier avait en tête tout un plan pour l'éducation des jeunes princes, qu'il communiqua à leur mère dans une de ses lettres : “ Quand il [le prince Boris] aura fini ses exercices ou une partie et qu'il aura fait des progrès heureux comme je l'espère, pour lors sa tête se trouvant bien meublée de bons principes, son esprit pourra les faire agir avec succès, il lira et écrira avec beaucoup de fruit car sa raison sera éclairée par l'étude des bons auteurs latins, allemands, anglais et françois, avec la connaissance des Mathématiques qui lui donneront l'ordre et de la justesse, le mettront dans le cas ”<sup>35</sup>.

Il faut souligner dans le cadre du sujet qui nous intéresse que non seulement les études des jeunes princes se passent en français, toute leur vie est un vrai bain linguistique et culturel : les conversations, la correspondance, les visites, tout se fait en français.

<sup>31</sup> RGB, Mss, fond 64 (Vjazemy), carton 105, dossier 82, f° 5-6, lettre du 28 juin 1782.

<sup>32</sup> Ibid., f° 3, lettre du 21 juin.

<sup>33</sup> Il s'agit du poète pornographe russe *Ivan Semenovič Barkov* (1732-1768). Voir par exemple : *Russkij Dekameron* (Decameron russe), Ed. Pioner, 1993.

<sup>34</sup> RGB, Mss, fond 64 (Vjazemy), carton 105, dossier 82, f° 9-10, lettre du 20/31 août 1782.

<sup>35</sup> Ibid., f° 31, lettre du 4/15 décembre 1782.

Ceux qui n'ont pas eu le privilège de voyager à l'étranger, pouvaient faire partie des réseaux francophones étendus. Le cas d'Ivan Ivanovič Šuvalov, loin d'être unique, nous montre à quel point ces réseaux pouvaient être importants<sup>36</sup>.

Favori de l'impératrice Élisabeth, chambellan, fondateur et curateur de l'université de Moscou, grand promoteur des Lumières en Russie, Šuvalov fut un grand francophile et entretint des relations avec une multitude de Français, aussi bien en Russie qu'à l'étranger. Bien avant son départ de Russie, le curateur de l'Université de Moscou s'entoura de Français résidant en Russie. Plusieurs d'entre eux sont bien connus des historiens, comme le baron Théodore-Henri de Tschudi, conseiller au Parlement de Metz, en Russie comédien, puis secrétaire de Šuvalov et éditeur d'un périodique français. Mais le nombre de tels contacts d'Ivan Šuvalov devrait sans doute être réexaminé.

Šuvalov participa au recrutement des professeurs et des artistes français pour l'université de Moscou et sa classe des arts devenue par la suite l'Académie des beaux-arts ; son opinion fut souvent décisive. Il invita à l'université l'abbé français Dominique-Isidore Francozi comme enseignant de physique, et le chevalier Charles-Louis-Philippe de Mainvillier, écrivain, qui serait l'un des commentateurs de Voltaire et qui fut employé comme professeur de politique et d'héraldique au Collège de l'université de Moscou. Ce fut aussi grâce à Šuvalov que les Français Alexandre-Louis De la Boulay du Thé et Jean Cuvillier, très décriés par l'historien de l'Académie des beaux-arts P. Petrov, obtinrent leurs places de gouverneur et d'inspecteur de cette institution. Šuvalov était aussi en relation avec De Sérigny, directeur de la troupe de théâtre française, qu'il crédita de 4 000 roubles. Il vendit des objets au maître d'hôtel à la cour de Russie, le Français Jean Castel, qui se disait "antiquaire". Le favori fit connaissance avec des Français célèbres, de passage à Saint-Pétersbourg, comme l'écrivain Fougeret de Monbron, au début de l'année 1754. Il connut sans aucun doute aussi l'écrivain Jean Desessart, auteur de deux ouvrages dont un avait été publié, et l'autre resta inédit. Ce dernier se présente comme un panégyrique de la Russie et de ses souverains et porte une dédicace à Šuvalov qui en fut probablement le commanditaire. Šuvalov fut à plusieurs reprises peint et sculpté par des Français résidant en Russie : par Louis Lagrenée et Jean-Louis de Velly, Louis Tocqué et Nicolas-François Gillet notamment. Ce fut lui qui accueillit de nombreux artistes français à leur

---

<sup>36</sup> Voir à ce sujet notamment : *Dokumenti i materialy po istorii Moskovskogo universiteta*, op.cit. ; P.N. Petrov, *Sbornik materialov dlja istorii imperatorskoj S.-Peterburgskoj Akademii Hudožestv za sto let ee suščestvovanija* (Recueil de documents pour l'histoire de l'Académie impériale des beaux-arts durant les cent ans de son existence). Primečanija, partie I (en russe) ; V. Ržeutskij, V. Somov, « Francuzy v Rossii v epohu Prosvěščenija (materialy k istorii russko-francuzskih svjazej 1760-1780 gg. iz Arhiva francuzskogo posol'stva v Sankt-Peterburge) » (Les Français en Russie à l'époque des Lumières. Matériaux pour l'histoire des relations franco-russes des années 1760-1780 tirés des Archives de l'ambassade de France à Saint-Pétersbourg), *Zapadnojevropejskaja kul'tura v rukopis'jah i knigah Rossijskoj nacional'noj biblioteki*. St.-Pétersbourg, D.Bulanin, 2001, p. 297 (en russe, recherches de M.Vladimir Somov) ; V. Ržeutskij, V. Somov, « Ševalje Desessart, moskovskij gubernier i pisatel' (iz francuzskih kontaktov I.I.Šuvalova) » (Chevalier Desessart, précepteur et écrivain moscovite. Les contacts d'I.I. Šuvalov avec des Français), op.cit. ; *Discours sur le progrès des beaux-arts en Russie*, s.l., 1760 ; J. Kämmerer, *Russland und die Hugenotten im 18. Jahrhundert (1689-1789)*, op.cit., p. 88 ; Archives diplomatiques de Nantes, fonds russe,

arrivée en Russie (Joseph Le Lorrain, en 1758 ; Jean-Baptiste Vallin de La Mothe, en 1759). Šuvalov fournissait des commandes aux maîtres français : grâce à lui, des dizaines de miroirs et de consoles furent exécutés par le doreur François Le Prince, frère du célèbre peintre et graveur. Il côtoya évidemment tous les diplomates et même les résidents français en Russie, les ambassadeurs La Chétardie et l'Hôpital, le chevalier Mackensie-Douglas, le médecin-diplomate Pierre-Isaac Poissonnier ; il reçut de leur part, comme c'était une coutume à cette époque, des cadeaux en remerciement de sa francophilie. Le contact avec certains autres reste présumé : on ne peut que supposer que l'abbé Étienne Lefebvre, aumônier et secrétaire de l'ambassade de France à Saint-Petersbourg au début des années 1740, connut Šuvalov qu'il loua dans son discours sur le progrès des beaux-arts en Russie, daté de 1760, comme un grand homme d'État, un Colbert russe. Šuvalov, comme tous les grands seigneurs russes, avait évidemment des Français dans sa maisonnée : un nommé Joseph-Simon Le Gras, protestant, le servait comme cuisinier et rôtiisseur, un certain Mathu aurait été son secrétaire particulier en 1758. Šuvalov joua le rôle de parrain des enfants de quelques Français, comme il le fit pour celui de Guillaume Pascal de Malrast, colonel au service russe. Ce seigneur russe se trouve donc au centre d'un important réseau francophone. Le français était pour lui un outil de communication quotidienne.

D'autres cas de ce genre pourraient être évoqués. Certains liens entre les Français et les Russes se tissaient sur la base d'un intérêt réciproque. Nous savons ainsi que le célèbre historien de la Russie Levesque fréquentait la grande noblesse de Pétersbourg et notamment le comte Andrej Petrovič Šuvalov et le prince Mihaïl Mihajlovič Ščerbatov. Šuvalov (1744-1789) était un des fils du feld-maréchal Petr Ivanovič Šuvalov et fut élevé par un Français, l'académicien Pierre-Louis Le Roy ; par la suite, il compléta son éducation au cours de deux voyages à l'étranger. Il occupa des postes importants : chambellan de la Cour à l'âge de dix-sept ans, il fut ensuite membre du Conseil auprès de l'impératrice, directeur de la Banque d'assignations et sénateur. Mais Levesque l'appréciait certainement pour son activité littéraire et historique, ainsi que pour sa connaissance du milieu littéraire russe. En effet, Šuvalov fut l'auteur d'une *Ode sur la mort de Lomonossov*, écrite en français, et d'une *Épître de m-r le comte Chouvaloff à m-r de Voltaire*, également en français<sup>37</sup>, et d'autres oeuvres en vers. Šuvalov eut la chance de rencontrer, en 1764, le philosophe qui l'accueillit à Ferney ; il correspondit avec Marmontel et Helvetius. À partir de 1768, Šuvalov fit partie de la Commission chargée de l'édition des oeuvres de Voltaire, de Montesquieu, et de Frédéric II, etc. Il aurait aussi participé à la rédaction de l'*Antidote*, réfutation de l'ouvrage de l'abbé Chappe d'Auteroche qui se montra si critique envers l'empire de Catherine II. Notons au passage que toutes ces activités, une fois de plus, passent par le français. Mais peut-être le plus important pour Levesque était-il l'intérêt

---

cartons non-reclassés, "Journal d'un confiseur français à Saint-Petersbourg" ; Archives Nationales de France, Mar B7 355, état des Français, Russie, 1746.

<sup>37</sup> Cette dernière fut publiée dans le *Journal Encyclopédique*, 1<sup>er</sup> octobre 1765.

de Šuvalov pour l'histoire russe : il fut membre d'une Commission pour la rédaction des ouvrages d'histoire, particulièrement en histoire de la Russie ancienne, et rédigea et publia lui-même, en 1787, une "chronologie" de l'histoire russe<sup>38</sup>. Le prince Ščerbatov (1733-1790) jouit d'une grande célébrité, comme idéologue de la noblesse et défenseur virulent de ses intérêts dans la commission chargée de la rédaction du nouveau code, mais aussi et surtout comme historien. Son *Histoire russe* en elle-même ne peut pas être considérée comme une grande oeuvre historique. Cependant, grâce à l'académicien G.F.Müller et à Catherine II, Ščerbatov réussit à réunir une quantité importante de documents précieux sur l'histoire de la Russie et à consulter les archives originales, ce qui lui permit de commencer à éditer à partir de 1770 une *Histoire de la Russie depuis les temps anciens*<sup>39</sup>. Dans sa bibliothèque, Ščerbatov avait l'*Histoire de Russie* de Levesque, certainement offerte par l'auteur lui-même, car le prince ne figurait pas parmi les souscripteurs<sup>40</sup>.

Dans la dernière décennie du siècle l'émigration noble de France se déversa sur l'Europe et une partie de cette émigration alla jusqu'en Russie. Le modèle de base du comportement dans ce milieu est le mouvement vers une intégration rapide par le biais de mariages dans la grande noblesse russe et par le biais du service dans les établissements d'État, souvent dans l'armée. Cette stratégie fait sortir le noble français de son propre milieu (qui a tout perdu dans la Révolution et où il n'a rien à gagner), et le rapproche de la grande noblesse russe qui peut le sauver du dénuement et de l'errance. Celle-ci accepte volontiers ces unions, désireuse de s'allier à la noblesse de France, même démunie. On peut évoquer toute une série de mariages qui rapprochèrent les Ribeaupierre et le clan des Bibikov-Potemkin, les comtes de Saint-Priest et les princes Golicyn, et beaucoup d'autres<sup>41</sup>. Mais l'exemple du baron Ange-Hyacinthe-Maxence de Damas montre que le mariage n'était pas le seul moyen d'accéder au monde de la grande noblesse russe, le nom suffisait pour entrer dans les salons. Après la promotion du Corps des cadets d'artillerie, Damas fut bien accueilli par la haute société pétersbourgeoise<sup>42</sup>.

D'autres contacts entre la noblesse russe et la noblesse de France avaient lieu dans les loges maçonniques. À ce titre un des exemples les mieux étudiés est celui du diplomate et célèbre auteur de *Mémoires*, le chevalier Marie-Daniel de Corberon<sup>43</sup>. C'est dans le cadre de son activité maçonnique

<sup>38</sup> *Russkij biografičeskij slovar'*, vol. Šebanov-Schütz, p. 472-475 (notice par V. Alexejevskij).

<sup>39</sup> *Russkij biografičeskij slovar'*, vol. Ščapov-Yušnevskij, p. 104-124 (notice par V. Fursenko).

<sup>40</sup> V. Somov, « Pierre-Charles Levesque, protégé de Diderot et historien de la Russie », *Cahiers du monde russe*, 2002, vol. 43, fascicule 2-3, p. 277.

<sup>41</sup> N. Ikonnikov, *La noblesse de Russie*, Paris, chez l'auteur, 2<sup>e</sup> édition, 1957-1966, 26 vol., vol. N-1, p. 179-188.

<sup>42</sup> La vie du baron de Damas fut l'objet de nombreuses études de Pjotr Zaborov, « Le baron Damas, ministre français et général russe », *Campagnes en Russie. Sur les traces de Henri Beyle, dit Stendhal. Rencontres stendhaliennes franco-russes*. Paris, 1995, p. 257-262 ; « Ia Rossii i russkih ne zabyvaju », *Cahiers du monde russe*, vol. 39/3, juillet-septembre 1998, p. 321-360 (note biographique, publication des lettres, commentaires).

<sup>43</sup> Les réseaux maçonniques du chevalier de Corberon ont été étudiés par Pierre-Yves Beaurepaire, « Les relations maçonniques franco-russes au XVIII<sup>e</sup> siècle d'après le Journal du diplomate Bourrée de Corberon », *L'influence française en*

qu'il fait connaissance avec le prince Ivan Sergejevič Barjatinski, alors ambassadeur de Russie à Paris ainsi qu'avec d'autres maçons russes résidant à Paris. Pour un seigneur russe ces contacts réitérés, dans des cadres divers, créaient un véritable bain linguistique qui permettait de rendre la pratique du français quotidienne.

Une autre sphère où le français était très utilisé, était la correspondance. Les correspondants français d'Ivan Šuvalov dont nous avons déjà parlé, sont bien connus. Parmi eux le cardinal de Bernis, ministre des Affaires étrangères, Helvetius, d'Alembert, Voltaire, le président du parlement de Paris Hénault, Madame Geoffrin et la marquise du Deffand, célèbres pour leurs salons, Madame de Genlis, et beaucoup d'autres<sup>44</sup>. Cette activité reste tout de même l'apanage d'un cercle limité.

### ***3. Le français dans les autres couches de la population***

Est-ce que d'autres couches de la population avaient, à la fin du règne d'Élisabeth et sous Catherine II, accès à l'enseignement et à la pratique du français et de quelle façon?

Les seigneurs n'étaient pas les seuls à se déplacer à l'étranger et à consolider de cette façon leur maîtrise du français. Parmi ces voyageurs russes il faut aussi compter nombre d'étudiants, souvent de basse extraction. Mais ils se destinaient principalement aux universités allemandes : à Berlin, Leipzig, Leiden, ou en Suède. Très rares étaient ceux qui passaient des années en France. Parmi eux le médecin russe Protassov qui étudia à Strasbourg et à Paris, le célèbre traducteur et littérateur Karžavin qui termina ses études à la Sorbonne et vécut plusieurs années en France<sup>45</sup>. Ces roturiers devenaient souvent par la suite traducteurs de français ou enseignants de cette langue.

Cependant, ils étaient très peu nombreux : on n'utilisait presque pas le personnel enseignant national dans l'enseignement des langues, les gens comme Vasilij Bunin qui enseignait le français au Corps des cadets nobles de terre, ou Fedor Karžavin, nommé à un moment de sa carrière lecteur de français à l'université de Moscou, étaient rares. Il faut à ce propos relever une différence majeure entre la Russie et certains pays européens, par exemple la Suède où l'enseignement du français repose sur des cadres nationaux formés dans les universités suédoises<sup>46</sup>. Le français était évidemment inconnu de la paysannerie.

---

*Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle*, sous la dir. de Jean-Pierre Poussou, Anne Mézin et Yves Perret-Gentil, Paris, Institut d'études slaves, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2004, p. 47-64.

<sup>44</sup> Voir « I.I.Šuvalov i ego inostrannye korrespondenty. Predislovie i publikacia N.Golicyna » (I.I. Šuvalov et ses correspondants étrangers). *Literaturnoje nasledstvo. T. 29-30. Russkaja kul'tura i Francija*. Moscou, 1937, p. 259-343 ; voir aussi les archives publiées des grandes familles de la noblesse russe, telles que *Arhiv knjazja Voroncova* (Archives du prince Voroncov), sous la direction de P.I.Bartenev, Vol. 1-40, Moscou, 1870-1897, passim.

<sup>45</sup> S. Kozlov, *Russkij putešestvennik epobi Prosveščenijsa*, Saint-Pétersbourg, 2003, p. 78-137.

<sup>46</sup> Voir E. Hammar, « *La française* ». *Mille et une façons d'apprendre le français en Suède avant 1807*, Uppsala Studies in Education, 41, Uppsala, 1991, p. 11-51. On se reportera aussi à la contribution de Ch. Wolff dans ce volume, p. 000

Qu'en est-il de la petite noblesse? Le premier "recensement" des précepteurs étrangers à St.-Pétersbourg remonte à l'année 1757<sup>47</sup>. À cette époque il y avait quelque sept dizaines à passer l'examen obligatoire à l'Académie des sciences, tous enseignent le français (et plusieurs, l'allemand) et environ la moitié sont originaires de France. Le français est dans ces années-là incontestablement la première langue enseignée dans les pensionnats privés et à domicile.

La petite noblesse et les fonctionnaires de niveau moyen, mettent souvent leurs enfants dans des pensionnats éducatifs privés ordinaires qui pullulaient et qui étaient plus abordables que l'engagement d'un précepteur. Les étrangers et quelques marchands font de même : dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> s. certains marchands commencent à envoyer leurs fils dans des pensionnats éducatifs étrangers pour les former aux sciences et aux langues dont le français. Le phénomène est si répandu que quelques écoles de ce genre ne font de la publicité qu'à l'intention des marchands<sup>48</sup>.

Il est intéressant de remarquer que les langues constituaient au milieu du siècle le pilier de l'enseignement dans les pensionnats. On pourrait sans doute en conclure que dans ces années-là la clientèle de ces pensionnats ne voyait pas encore l'utilité des sciences, alors que les langues, surtout le français, étaient déjà ressenties comme une nécessité absolue pour la vie dans la société. Cet état de choses changera progressivement : sous Catherine II (1762-1796), le nombre de disciplines dans les pensionnats privés augmente considérablement.

Qu'en est-il de la qualité de cet enseignement? Qui sont les professeurs de français en Russie à cette époque ? Anciens militaires ou déserteurs, faux colons en rupture de ban ou anciens colons en règle retournés à la vie citadine, aventuriers de tout acabit, vrais ou faux nobles, ecclésiastiques, la diversité des origines sociales, culturelles, professionnelles des précepteurs français donne raison aux points de vue les plus extrêmes sur cette profession. Étaient-ils “ les apôtres et les missionnaires de l'esprit nouveau ”, “ les seuls personnages dont le ministère a été d'y prêcher la philosophie, la morale, la vertu en y répandant quelques lumières ”<sup>49</sup>, ou bien, selon le caustique Joseph de Maïstre, “ non seulement médiocres, mais souvent gangrenés et même flétris ”, venus “ sous le pôle offrir leur prétendue science pour de l'argent ”, “ des transfuges n'apportant que de l'audace et des vices ; une écume chassée des autres pays ; les balayures de l'Europe, en un mot ” ?<sup>50</sup>

Quant à l'enseignement du français dans les pensionnats, un système unique semble avoir été adopté : on apprenait d'abord la lecture et l'écriture, puis les “ principes ”, autrement dit la

<sup>47</sup> Archives de l'Académie des sciences (Saint-Pétersbourg), fonds 3, inv. 9 (différents dossiers).

<sup>48</sup> V. Ržeutskij, « “Les Etrangers qui se trouvent dans ce vaste Empire et qui se donnent pour gens capables d'enseigner...” ». Ecoles étrangères en Russie au siècle des Lumières (sur l'exemple des pensionnats français) », *Cahiers du monde russe* (à paraître).

<sup>49</sup> L. Pingaud, *Les Français en Russie et les Russes en France. L'Ancien Regime - L'émigration - Les invasions*, Paris, Perrin, 1886, p. 87.

<sup>50</sup> Cité par H. Lutteroth, *La Russie et les Jésuites de 1772 à 1820*. Paris : L.-R. Delay, 1845, p. 28.

grammaire, et finalement, le “ style ”, qui n’était pas toujours enseigné en raison de sa complexité. C’est un système classique dans l’apprentissage du français et c’était aussi la structure de la plupart des manuels de français. Il semble que seuls les Allemands utilisaient la méthode “ grammaire / traduction ”. Les Français pratiquaient une sorte de méthode naturelle, ne maîtrisant pas bien d’autres langues. Si les pensionnats français n’étaient pas appréciés pour l’enseignement des disciplines générales, ils furent toujours cotés pour l’enseignement du français. Par ailleurs, le français était enseigné pratiquement dans tous les pensionnats et n’avait qu’un seul concurrent, l’allemand, dont la présence assez forte s’explique notamment par le nombre d’élèves issus de la colonie allemande de la ville, ainsi que par l’influence considérable de la culture allemande à Saint-Pétersbourg en général. L’anglais, quant à lui, n’était presque jamais enseigné<sup>51</sup>.

La noblesse provinciale bénéficiait des services de quelque deux cents Français qui résidaient dans la province russe vers 1793 et qui presque sans exception s’occupaient d’enseignement<sup>52</sup>. La plupart du temps ces Français vivaient dans les maisons qui les engageaient, comme cela était admis à l’époque.

Mais à part les études dans les pensionnats dont la qualité fut souvent médiocre, et quelques précepteurs à domicile, de quels autres moyens de toucher au français la petite noblesse disposait-elle? Ces moyens n’étaient pas aussi nombreux et diversifiés que pour la grande noblesse, mais ils n’étaient pas inexistantes.

Le théâtre français prend un vrai essor sous le règne de Catherine II et cesse d’être uniquement l’apanage des seigneurs car nombre de spectacles sont donnés désormais en ville<sup>53</sup>. Les musiciens français complètent bientôt cette troupe francophone nombreuse constituée par des comédiens expérimentés et souvent de vraies étoiles. Un grand engouement à la fin du siècle se manifeste pour des opéras et des romances français dont les plus populaires sont édités et produisent un certain retentissement, par exemple les romances de La Traversée éditées par Hainglaise. Cette littérature musicale participe elle aussi à la popularité grandissante du français<sup>54</sup>.

Rappelons aussi l’apparition en Russie sous le règne de Catherine II d’un nombre considérable d’éditeurs et de libraires, aussi bien russes qu’étrangers. Ces derniers se firent les promoteurs de la littérature française.

Dans les années 1730-40 les livres en français viennent le plus souvent de l’étranger et sont

<sup>51</sup> V. à ce sujet V. Ržeutskij, « “Les Etrangers qui se trouvent dans ce vaste Empire », op.cit. (à paraître).

<sup>52</sup> D. Rostislavlev, S. Turilova, “Francuzy v Rossii v 1793 godu” (Les Français en Russie en 1793), *Cahiers du monde russe*, vol. 39(3), juillet-septembre 1998, p. 301 ; V. Ržeutskij, « Istočniki po istorii francuzskih zeml’ačestv v Rossii v sobranii RNB : spiski francuzov Rossijskoj imperii 1793 g. » (Les sources pour l’histoire des communautés françaises en Russie dans la Bibliothèque nationale de Russie : les listes des Français de l’empire de Russie en 1793), *Kollekcii, knigi, avtografy*, n°3, SPb., Bibliothèque nationale de Russie, 2003, p. 74-75.

<sup>53</sup> Voir surtout R.-A. Mooser, *op.cit.*

<sup>54</sup> Voir leurs notices dans : *Muzykalny Peterburg. Encyklopedičeskij slovar’*. Saint-Pétersbourg, 1996-1999, vol. I-III.



distribués principalement par la librairie de l'Académie des sciences. La bibliothèque personnelle d'Élisabeth, sans être à vrai dire sa bibliothèque de travail, montre qu'il était tout à fait possible à cette époque de se constituer une bibliothèque française sans sortir du pays<sup>55</sup>. Les livres en français arrivaient aussi dans les bibliothèques des étrangers en voyage ou en résidence en Russie, et souvent finissaient par être achetés par des nobles russes<sup>56</sup>. L'imprimerie du Corps des cadets nobles de terre, fondée en 1757, en publie aussi, mais presque exclusivement en traduction : sur 67 livres sortis de cette imprimerie en 1757-1763, plus de 20 sont français, la plupart du temps traduits en russe. Quelques *libretti* d'opéras (parfois italiens) sont publiés en français. Mais les méthodes de français sont très demandées, ainsi que les dictionnaires (sur ces 67 livres 3 sont des grammaires de français composées par deux Français résidant en Russie et un Russe, il y a aussi un abécédaire français et un dictionnaire russe-français en deux volumes)<sup>57</sup>.

Sous Catherine II apparaissent les premières librairies tenues par des Français. Leur nombre augmente constamment, plus à Moscou qu'à St.-Petersbourg. Il ne faut pas oublier que toutes les librairies étrangères et quelques librairies russes vendent des livres en français. L'Allemand Klostermann, un des plus grands éditeurs de la capitale russe, proposait dans son catalogue près de 3000 ouvrages en français. Weitbrecht, commissionnaire de l'Académie des sciences, publia en 1788 son catalogue des livres français contenant environ 7500 titres ! Dans cette abondante littérature destinée au public francophone on trouve des livres en français, des grammaires de français, des « conversations », des livres de lecture pour la jeunesse, bilingues (en français et russe) et parfois trilingues (français, russe, allemand) etc.<sup>58</sup> Cet engouement pour le livre français touchait évidemment d'abord la grande noblesse qui avait les moyens de se constituer des bibliothèques personnelles. La bibliothèque du comte Alexandre Stroganov était riche de plus de mille ouvrages en français. Les auteurs français les plus lus sont Voltaire, Bossuet, Fénelon, Diderot.<sup>59</sup>

<sup>55</sup> Il y avait 142 livres en français (en 583 volumes) dans sa bibliothèque. N.A.Kopanev, « Francuzskie knigi v Letnem dome imperatricy Elizavety Petrovny » (Des livres en français dans la Maison d'été de l'impératrice Élisabeth), *Kniga i biblioteki v Rossii v pervoj polovine XIX v.* (Le livre et les bibliothèques en Russie au XIV<sup>e</sup> – première moitié du XIX<sup>e</sup> s.). Leningrad, 1982, p. 26-41, et plus particulièrement p. 26.

<sup>56</sup> Plusieurs livres en français se trouvaient dans la bibliothèque de travail de Lestocq, médecin français à la cour de Russie : P.I.Hoteev, « Biblioteka lejb-medika I.G.Lestoka » (Bibliothèque du médecin à la cour I.G.Lestocq), *Kniga i biblioteki v Rossii, op.cit.*, p. 42-55. Après la mort de l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg le marquis de Bausset, survenue en 1767, sa bibliothèque de plus de 900 volumes fut vendue aux enchères avec les affaires appartenant au marquis (source : MAE Nantes, Russie, XVIII<sup>e</sup>, carton 11, succession Bausset). On peut multiplier ces exemples.

<sup>57</sup> S.P.Luppov, « Tipografia Suhoputnogo šlahetnogo kadetskogo korpusa v 1757-1763 gg. i eje zakaznye izdaniija » (L'imprimerie du Corps des cadets nobles de terre en 1757-1763 et sa production faite sur commande), *Kniga i biblioteki v Rossii, op.cit.*, p. 5-25.

<sup>58</sup> Voir par ex. *Rejestr russijskim knigam i sočinenijam, kotorye prodajutsja v knižnoj lavke Artillerijskogo i Inženernogo Šlahetnogo Kadetskogo Korpusa Tipografii soderžatelja H.F.Kleena* (Registre des livres et des ouvrages russes qui sont en vente à la librairie de l'imprimerie du Corps des Cadets Nobles d'Artillerie et du Génie, tenue par H.F.Kleen), SPb., 1778 ; voir aussi pour les publications en français en Russie au cours du XVIII<sup>e</sup> s. *Svodnyj katalog knig na inostrannyh jazykax, izdannyyh v Rossii v XVIII veke* (Catalogue général des livres en langues étrangères édités en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle), Saint-Petersbourg, vol. I-III, 1984-1986.

<sup>59</sup> V. N.G. Martynova-Poniatovskaja, « Materialy k istorii francuzskoj knižnoj trgovli v Moskve » (Documents pour l'histoire du commerce du livre français à Moscou), *Sbornik Publičnoj biblioteki imeni V.I.Lenina*, Moscou, 1928, vol. I et II ;

Résumons l'évolution du français comme phénomène social en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle. On assiste à la prise de conscience progressive des avantages de cette langue, qui commence à la fin du règne de Pierre le Grand et se prolonge sous les règnes postérieurs, jusqu'au règne d'Élisabeth. Cette prise de conscience dans le milieu de la grande noblesse est facilitée par des voyages à l'étranger, l'apparition de groupes importants de Français en Russie. Le prestige du français et la présence d'un nombre de précepteurs français, souvent huguenots dans un premier temps, amène l'introduction de cette langue dans l'enseignement sous Pierre le Grand (école du pasteur Glück) et surtout sous les règnes postérieurs. À l'époque d'Élisabeth (dès les années 1740) le français prend de l'importance dans la vie de la cour, notamment par le biais du théâtre, ainsi que dans l'intérieur de la maison seigneuriale. Plusieurs écrivains, journalistes et artistes français arrivent à Saint-Pétersbourg, plus rarement à Moscou, dans la deuxième moitié de ce règne (les années 1750). Ils contribuent notamment à l'apparition de la presse francophone. Les artistes sont attirés par des salaires impressionnants. Dans cette première période, sous le règne d'Élisabeth, les agents de la culture française en Russie sont nombreux et d'un niveau culturel certain, mais la colonie française est encore de dimensions modestes. C'est à cette époque qu'il faut placer la naissance de l'intérêt pour l'apprentissage du français chez la grande noblesse. Alors que la demande en maîtres et serviteurs français va croissant, l'offre est toujours fort limitée, les Français étant rares sur les bords de la Neva et plus rares encore à Moscou. Et ce n'est que sous le règne de Catherine II que leur afflux devient important. Même si beaucoup vont en Russie pour coloniser les territoires vides sur la Volga ou encore comme fabricants et artisans, ils changent souvent d'emploi et deviennent précepteurs. Ce phénomène de recyclage professionnel était connu avant, il n'empêche qu'il prend sous Catherine II une ampleur sans précédent. La demande en enseignants de français est ainsi plus ou moins satisfaite et l'apprentissage du français devient accessible non seulement à la grande mais aussi à la petite noblesse, à travers les pensionnats éducatifs, moins souvent à domicile, mode d'apprentissage plus coûteux. Mais peu de précepteurs sont des pédagogues professionnels et le niveau culturel général des enseignants chute considérablement. Par ailleurs la presse francophone disparaît progressivement, mais cette perte est largement compensée par la diffusion du livre français et la fortune que connaît le théâtre français. De nombreux liens, souvent difficilement décelables, se tissent entre la population française des capitales russes et les grands seigneurs et dignitaires russes.

Le français est donc un élément incontournable dans la vie de certaines couches sociales (noblesse avant tout) dans le dernier quart du siècle en Russie : l'enseignement, la lecture, la correspondance, la

---

V. Somov, "Le livre français à Saint-Pétersbourg au XVIII<sup>e</sup> siècle", *Les Français à Saint-Pétersbourg. Catalogue de l'exposition*. Saint-Pétersbourg, 2003, p. 76-79 ; N.A. Kopanev, *Francuzskaja kniga i russkaja kul'tura v seredine XVIII veka* (Le livre français et la culture russe au milieu du XVIII<sup>e</sup> s.), Leningrad, 1988.

vie de la cour, toutes ces pratiques et sphères de vie impliquent la maîtrise du français. Les progrès de la francisation des élites en Russie se font au détriment de l'idiome national qui, avec sa syntaxe encore très lourde, sa relative pauvreté lexicale, n'attire guère la noblesse. Le russe est réservé à la communication avec les domestiques, et reste aussi la langue de la bureaucratie. Malgré la réaction critique à l'utilisation abusive du français, qui vient de quelques personnes en vue, des journalistes et des écrivains (Fonvizin, Novikov, Glinka ou, plus tard, Šyškov et le comte Rostopčyn) soucieux de préserver ou de former une identité russe, la popularité du français va croissant parmi les nobles.

Désormais toutes les conditions sont réunies pour produire une génération de nobles bilingues ou parlant et écrivant le français avec plus ou moins d'aisance. Et c'est effectivement ce qui se passe en Russie en cette fin de siècle. La noblesse russe qui participera à la guerre contre Napoléon en 1812 maîtrisera le français, souvent à la perfection. Ce phénomène sera souvent évoqué dans la littérature russe du XIX<sup>e</sup> siècle (notamment chez Puškin, Gribojedov, Tolstoj...).

[rjcoutski@free.fr](mailto:rjcoutski@free.fr)